

2016

Ve 1.1.2016

Debout à sept heures. La vallée est noyée de brume. Je transcris les quelques lignes où tient la journée d'hier et expédie les notes de décembre à Michèle Planel. Ce n'est pas sans pessimisme que j'envisage la suite. Neuf ans que je suis en butte à des troubles cardiovasculaires et cent fois par an qu'il me semble toucher à mon dernier instant. Mais que me reste-t-il à perdre ? Ce qui m'intriguait, me blessait, me passionnait, j'ai pu m'en occuper. Ma vie s'y est passée. Les petits ont grandi. Mam n'a plus besoin de moi. Enfin, je ne supporte plus, pour la plupart, mes semblables. Je ferai sans doute de la peine à Cathy mais c'est le temps petit de l'intermède et non pas l'éternité (et un jour) qui nous a été concédé. J'ai croisé son chemin dès le commencement. Elle a illuminé mon existence. J'ai tout eu. Je peux bien m'en aller.

J'ajoute deux pages et demie au décompte des bonnes heures avant de récupérer les petits à la gare. Sarah porte une très jolie robe sombre et de fins souliers noirs vernis. Cathy a accompli des miracles. Traversant la cuisine, je l'ai vue, double décimètre et cutter à la main, découper le couvercle du vol-au-vent qui apparaîtra sur la table de midi.

Soulef est souffrante, toujours, fatiguée. Nous sortirons marcher, en fin d'après-midi. Le brouillard a fini par se dissiper

mais la nuit vient déjà et c'est une étrange promenade, dans l'obscurité.

J'ai lu le manuel de métallurgie pour classes de terminales F1 et F3.

Sa 2.I.2016

Levé à six heures et demie. Il a plu, dans la nuit, et il fait 10° lorsque, une heure plus tard, je descends acheter le pain et jeter le courrier à la poste. Après les révélations extérieures, au soleil, dans la vieille campagne et devant l'océan, j'aborde la révolution intérieure, l'exil et l'ouverture, dont il était la clé, à des pensées auxquelles le contexte matériel originel nous fermait l'accès. Je couvre deux pages sur l'illumination provoquée par le *Manifeste*, que m'avaient fait découvrir des condisciples creusois, à Limoges.

Soulef n'est décidément pas bien. Elle restera à la maison lorsque, en milieu d'après-midi, nous descendons jusqu'au club hippique. Sarah, qui porte des bottes, va patauger dans chaque flaque d'eau. Il pleut un peu. Nous reconduisons les petits chez eux, en début de soirée. La circulation est très dense et il nous faudra une heure pour rallier Cachan. Le retour est aisé.

Je lis le récit que P. Loti a tiré de son voyage d'ambassade au Maroc.

Di 3.I.2016

Debout à six heures et demie. Vent et pluie. J'hésite avant de poursuivre le décompte des heureux moments. Ceux qui me viennent à l'esprit, je les ai déjà évoqués sous d'autres rubriques, par d'autres biais. Je reprends, sous le signe, familier, lui aussi, de la rétroactivité. C'est le passé qui nous prescrit nos initiatives actuelles et nos fins. L'âge adulte ne sert qu'à remédier aux carences et aux pertes de l'enfance. « On a tous les âges à chaque instant. »

Nous ne sortirons pas. Il pleut sans arrêt. Cathy lit au salon, moi au bureau – Malinowski, sur les mythes, P. Loti.

Lu 4.I.2016

Levé à sept heures. Je prolonge de deux pages l'inventaire des moments, écarte ceux auxquels j'avais initialement songé et débouche sur un vide provisoire ou définitif. Il va falloir patienter jusqu'à demain pour être fixé. Il est onze heures et je suis fatigué.

Je lis *Le Dieu perdu dans l'herbe* que m'a envoyé G.-P. Effa puis termine *Trois Essais sur la vie sociale des primitifs*.

Le temps est clair et je note l'imperceptible avancée de la lumière au-delà de cinq heures et demie.

Ma 5.I.2016

Debout à six heures et demie. Il fait très sombre, « un temps de nuit ». Je reprends, sans conviction ni espoir, ma fable du vizir, constate, un peu surpris, que le crayon court tout seul et parviens, à midi, après dix demi-pages, à une sorte de fin. Demain, je saurai ce que j'ai fait.

Jean Cassio et François P* passent me chercher à sept heures. On s'attable un instant à la pizzeria du Guichet avant de se rendre à la maison du Parti. J'évoque, deux heures durant, la littérature et son histoire. La librairie de Gif est venue, avec des livres. Elle était mon élève, en sixième, en 1976, et nous avons peine à réaliser, l'un et l'autre, que quarante ans ont passé.

Me 6.I.2016

Levé à sept heures. Peu dormi, à cause de l'agitation d'hier, d'une douleur, dans le dos, dont je me demande si c'est à un faux mouvement que j'aurais fait ou à mon cœur que je la dois. Tension à peu près normale.

Cathy part bientôt garder Sarah. Je me rends au supermarché dès l'ouverture. Dominique Charnay appelle à propos du papier qu'il va donner à *La Femelle du requin*. Au courrier, les travaux des CMI-CM2 de l'école Chirac, des « livres pauvres » en provenance de Tours et les exemplaires d'auteur de *Signes extérieurs*, illustrés par Philippe Cognée. Je prépare quelques envois, remplis les livres pauvres, réponds au courrier, ce qui m'occupera jusqu'à la fin de la journée.

Je 7.I.2016

Debout à sept heures. Une bonne partie de la matinée se passe à finir de préparer les rituels envois de livres. Plus le temps, après ça, de reprendre l'inventaire des moments heureux. Je reviens à Heidegger. Sa marotte de la décadence, de « l'oubli de l'être » lui fait chercher dans les états antérieurs de la langue la valeur actuelle des mots et il enfile généralités fumeuses et faussetés sur le système des modes, les déterminants. Il ne voit pas l'utilité des modes « vides », l'infinitif, en particulier, l'économie qu'ils permettent de réaliser dans l'expression de l'action, du temps, et la distinction entre articles défini (l'« assiette notoire » de Damourette et Pichon) et indéfini (« assiette transitoire ») lui échappe complètement. Il peut bien sûr professer un souverain mépris pour les sciences spéciales, routinières, « qu'on acquiert avec un peu de sueur », mais il aurait beaucoup gagné à lire ce que Saussure, disparu depuis plus de vingt ans, en 1935, a dit du langage. Quoiqu'il s'en défende par anticipation, sa philosophie se ramène à des jeux verbaux. Elle n'éclaire en rien « le monde effectivement éprouvé » que pointait avec insistance Husserl, et d'abord ce que nous faisons quand nous parlons.

Un après-midi clair et venté a succédé au matin pluvieux. Cathy a eu des ennuis avec la centrifugeuse. Elle a dû recommencer une expérience et ne rentre qu'à huit heures. Avec ça, les petits ont dû retourner à l'hôpital. Il va peut-être falloir pratiquer, le moment venu, une césarienne. Que d'inquiétude, toujours!

Arraché au sommeil, à quatre heures du matin, par une poussée de tension. Comme elle était basse, dans la journée, je n'avais pas pris d'anticalcique avant de me coucher. J'avale de la trinitrine et reste longtemps sans pouvoir me rendormir.

Ve 8.I.2016

J'ai ouvert les yeux à l'heure habituelle. La fatigue restée de la mauvaise nuit me les a refermés. Lorsque je me lève, à huit heures et demie, il fait grand jour, ce qui n'arrive jamais entre août et début mars. Je le devance toujours.

Cathy va conduire Soulef à Cochin, où elle a encore rendez-vous, aujourd'hui. Elle m'appellera en fin de matinée. Ça va mieux. Je prépare d'ultimes envois avant de reprendre au commencement le triste décompte des bonheurs passés.

Pierre Audoux m'envoie, par mail, les épreuves de décembre dernier. Je ne vois rien à changer. On peut imprimer. Je lis *Bourdieu, l'insoumission en héritage*, arrivé au courrier. Le cœur me fait mal, à intervalles, et je souffre d'oppression thoracique lorsque je suis couché. Combien de jours n'aurai-je pas vécu, depuis neuf ans, dans l'attente très sombre de la catastrophe imminente!

Sa 9.I.2016

Levé à sept heures et demie. Cathy part pour l'institut. Je reprends au commencement les pages sur le bonheur. À midi, j'ai à peu près corrigé celles que j'avais couvertes fin décembre. Demain, je verrai ce que vaut l'ajout de mardi.

Nous sortons marcher. Dans la petite rue qui prolonge le passage sous la voie ferrée, près du gymnase, un amandier en fleur et Cathy, au retour, récoltera une poignée de framboises, un 9 janvier.

Je réponds au courrier, au téléphone, aussi, avant de revenir à ma lecture.

Di 10.I.2016

Debout à sept heures et demie. Il fait très sombre et, bientôt, il pleuvra. Je retouche les demi-pages de mardi, relis l'ensemble. Il ne vaut que pour moi. Je suis fixé sur le nombre des moments heureux que j'aurai pu avoir et il n'excède guère celui que prêtait un auteur dont j'ai oublié le nom à un vizir né de son imagination.

L'après-midi, je finis de lire *Au Maroc* de Pierre Loti. Un récit vivant, toujours convaincant, de son voyage et de son séjour à Fez, une excellente description de la civilisation musulmane à la fin du XIX^e siècle.

La gêne cardiaque se manifeste en fin de journée et je serai réveillé par l'hypertension à deux heures et demie du matin, malgré l'anticalcique.

Lu 11.I.2016

Levé à sept heures. Je commence à transcrire les pages sur les instants de grâce. Retardé par des approximations, des aspérités. La tempête annoncée n'atteindra pas l'intérieur du pays mais un ciel chargé de lourdes nuées mauves, dramatique, fait peser sa menace sur la terre.

En fin d'après-midi, je passe à la préface aux travaux des petits élèves de l'école Chirac. Et me voilà revenu, en pensée, à Brive, au CM2, au temps inconcevable de l'enfance. J'ai couvert cinq pages lorsque Cathy rentre de l'institut.

Ma 12.I.2016

Debout à sept heures. Après les courses au supermarché désert, encore, sous le petit jour sombre et mouillé, je m'installe devant l'ordinateur où je me tiendrai jusqu'à neuf heures du soir. J'avance la mise au net des pages sur le bonheur, les délaisse, en fin de matinée, pour boucler la préface que je donnerai à François Clauzel et transcrit séance tenante.

Me 13.I.2016

Levé à sept heures. La nuit a été claire et il fait plus froid mais il n'a pas gelé, du moins ici, sur la hauteur. Cathy part garder Sarah. J'aborde la dernière partie de ma petite histoire, les demi-pages remplies au fil de la plume et qui s'en ressentent tragiquement. Elles appellent retouches et retranchements. Je peine, n'ai toujours pas terminé à midi et suis très mécontent, avec ça, de ce que j'ai fait. Quoi! Je m'applique à réparer, sur le tard, ce qui n'allait décidément pas dès le début et ces réparations appellent à leur tour réparation.

Jean Cassio passe en début d'après-midi. Nous parlons jusqu'à cinq heures. Je commence à récrire, à la main, la préface aux travaux des élèves de Paul de Salvandy et me trouve bientôt à court de papier, du vergé couleur sable. Je vais attendre l'envoi d'un supplément, pour finir.

Je 14.I.2016

Debout à sept heures. À dix, je mets le point final au décompte des moments heureux après avoir émondé, resserré.

La banque où Mam avait contracté une assurance-vie me réclame un formulaire qu'on se procure auprès des impôts. Je me rends donc au centre de Chevreuse, à deux heures. Il n'accueille le public qu'en matinée. Je reviendrai. Le vent est au nord-ouest, le ciel changeant, coloré, menaçant. D'éclatants cumulus voisinent avec des nuées de plomb, qui crèvent en grains et passent, révélant de suaves pans d'azur. Le froid est plus vif. J'ai, pour la première fois, la sensation de l'hiver. Mais elle a perdu, comme presque toute chose, désormais, son caractère actuel. Je vis, bien malgré moi, au-delà du présent, du réel. Les ennuis de santé me parlent continuellement du néant où je me suis donc transporté, en pensée. Je le vérifie régulièrement. J'ai constaté, au printemps dernier, à la gare de la Part-Dieu de Lyon, que j'avais pris congé des vivants. Le sentiment de la réalité, du dehors, me renvoie immédiatement au passé, quand je vivais vraiment au lieu de m'attendre à disparaître à tout instant.

Je lis *Alphabet cyrillique* de Jean-Claude Pinson, un récit méditatif, doux-amer, lettré, littéralement – il suit l'ordre des caractères russes – des séjours qu'il a faits, en ex-Union soviétique, parmi les décombres du socialisme réel, du grand espoir de nos jeunes années. Comment imaginer, alors, le désastre présent et que nous serions devenus des hommes âgés, désenchantés, à la santé précaire ?

Ve 15.I.2016

Levé à sept heures. Je réponds au courrier avant de retourner à Saint-Rémy, où il est difficile comme tout de se garer. Les rues sont étroites, les places minuscules, encombrées. Froid aigre, mouillé. Je présente ma demande à l'accueil des impôts. On n'a pas le formulaire demandé. Il faut s'adresser à une autre antenne, à Versailles. Je ferai un courrier.

F. Clauzel m'a envoyé le papier vergé. Je finis de transcrire mon introduction, descends la poster, à Gif, et passe aux petits « livres pauvres » arrivés de Tours.

En soirée, je prépare le nécessaire pour la journée de demain. J'appréhende d'affronter le froid du matin. J'ai éprouvé, à Saint-Rémy, la douleur au cœur provoquée, je suppose, par la vasoconstriction. Et le souvenir du malaise qui m'a terrassé, il y a sept ans, dans le RER, me poursuit.

Sa 16.1.2016

Debout à six heures. Il a gelé. Il faut racler les vitres de la voiture, lorsque Cathy me descend à la gare. Les quais ont été sablés. Pas tranquille, pendant les quelques minutes que je passe à attendre le train, dans le froid, sous la nuit du matin. Je me surveille et ne lirai pas, pendant le voyage. Le jour point, limpide et glacé. Nous découvrons, en descendant à Luxembourg, que nous avons voyagé, Jean Cassio et moi, dans le même wagon. Je ne l'ai pas vu monter, à La Hacquinière. Nous nous rendons au Collège de France. Paris est à peu près désert, encore, à cette heure.

Une quinzaine d'années, si ce n'est plus, que je n'étais pas revenu au Collège de France. L'amphithéâtre Marguerite-de-Navarre a été refait, portes en verre, plafond à caissons, éclairage intégré, fauteuils confortables, cubiques, en chêne (plaqué) à garniture bleu roi. Je passe dans une petite salle voisine pour livrer, devant une caméra, un résumé de ce que je raconterai. Lorsque je suis de retour, Paolo Fabbri commente, dans un français impeccable, les remarques que l'automate de Fellini, dans *Casanova*, a inspirées à Barthes. Misoto Machizuki lui succède. Elle aussi parle couramment notre langue. Elle a étudié au Conservatoire de Paris. Elle nous fait écouter ses *Intermezzo*. C'est brutal, strident, très extrême-oriental, du moins à mes oreilles. Elle dit combien elle a été surprise, en arrivant ici, de s'entendre demander d'expliquer ce qu'elle fabriquait. L'art, pour elle, était chose instinctive et elle a dû adopter la posture dissertative de notre culture.

À midi, on se rend à *La Petite Périgourdine* où je me rappelle, soudain, avoir retrouvé S. Ragot et L. Braunberger avant la présentation du film de Stéphane, au Champollion. Paolo Fabbri est né à Rimini. On lui a confié la direction de l'institut Fellini.

Il m'apprend que le Rubicon, que je situais aux environs immédiats de Rome, coule quatre cent cinquante kilomètres plus bas, à hauteur de Rimini, justement. Ce qui explique son franchissement par la classe de demeurés d'*Amarcord*.

Retour au Collège de France pour entendre Tiphaine Samoyault sur Barthes et les langues étrangères. Quoiqu'elle soit grippée, elle a fait le déplacement. Maurice a dix ans, déjà. Je gagne à mon tour l'estrade pour évoquer les propriétés négatives dont Barthes était pourvu et qu'une conjoncture nouvelle, critique, a rendues efficaces, fécondes. Daniel Mesguich me succédera pour lire des extraits de *La Chambre claire*.

J'ai le temps d'échanger quelques mots avec Michèle Gendreau-Massaloux, qui est originaire de Limoges. Elle a passé par l'hypokhâgne de Gay-Lussac avant de préparer Sèvres à Versailles et de devenir rectrice de l'académie de Paris. Avec elle, une compatriote, de Lubersac, qui me demande, comme ça, si j'ai idée de ce que sont la mique et le farci dur. Je fais « le monsieur hîndigné », comme disait Flaubert. Dominique Charnay, outre les classiques catalogues de vente de livres anciens et la correspondance de Turenne, m'a apporté un numéro de rue de Tien Tsin, en rôle emboutie, émaillée bleue, comme ici, avec des idéogrammes qui signifient : « grand-rue de la prudence augmentée ». Cédric Labourdette, de passage en France, était là aussi et j'ai salué, ce matin, Frédéric Fournier, venu de Cherbourg. Un court instant, on aurait pu se croire à Ussel, le soir, en juillet.

La séance levée, on se rend, sous la nuit grondante, au café *Le Tournon*, à cinquante mètres, à peu près, de l'hôtel particulier que louait, jadis, l'École des hautes études en sciences sociales. C'est là que j'avais rencontré Barthes en novembre 1970 et ça fait quarante-cinq ans. Il aurait fallu tout arrêter, depuis longtemps. Philippe Roger est né à Bourges. Il a gardé la maison familiale, dans le Berry, sur la route que nous suivons pour rentrer en Corrèze. Je prends congé d'Antoine Compagnon, d'Alexandre de Vitry qui a porté ces journées à bout de bras, de Daniel Mesguich, de la petite Samoyault et monte prendre le RER à Luxembourg.

Pas trop bien. Je saigne du nez. La tension qui repart, à cause du froid, peut-être, et obscurcira le voyage de retour, comme à l'époque où je rentrais des Beaux-Arts, le soir. Mam m'attendait et je pense à elle, avec tendresse, avec désespoir, les deux, infinis. Cathy descend me chercher à Courcelle. Elle a emmailloté les plantes exotiques, que nous n'avons pas eu le courage de rentrer au sous-sol. Nous nous demandons si ça suffira.

Di 17.I.2016

Levé à six heures. Froide grisaille. Il a gelé. La nuit ne m'a pas débarrassé de la fatigue restée de la journée d'hier, des travaux de la semaine écoulée. Je me surprends à rêvasser sur ma lecture – les lettres de Turenne aux siens et, surtout, à la duchesse de Bouillon, sa mère.

Le convecteur du petit bureau a rendu l'âme. Nous allons en acheter un autre à Massy. Sa fixation, au mur, ne va pas sans peine. Nous sortons marcher, pas très loin, sous le triste après-midi de janvier. Nous suivions la petite rue, à l'arrière de la résidence, vers cinq heures, lorsque nous parviennent les roulades d'un merle, perché dans un arbre, de l'autre côté. Mais elles sont couvertes, en partie, par le vrombissement d'un avion puis de trois voitures et, lorsque la paix revient, le petit chanteur s'est tu.

Lu 18.I.2016

Debout à sept heures, pas très bien – une séquelle, peut-être, du travail de ces derniers temps, de la journée de samedi, à Paris. Barre thoracique, anxiété. Je passerai la journée dans la correspondance de Turenne. On entrevoit, dans les lettres à Mazarin, la conduite de la guerre au XVII^e siècle, l'importance du terrain, bien sûr, mais aussi de la saison, qui peut noyer les chemins, paralyser les mouvements, provoquer des épidémies, et puis de l'approvisionnement en farine et fourrage, de l'outillage, pour les sièges, des munitions. Face à Turenne, les Impériaux et Condé (Monsieur le Prince) qui a trahi et, bon stratège, lui fait la vie dure. Comme ses contemporains, Turenne s'exprime en très longues phrases à subordonnées

multiples, enchâssées, où l'on se perd un peu, parfois. Il assure sa mère qu'il aura un extrême contentement d'avoir l'honneur de la voir, de lui rendre en toutes choses ce qu'il lui doit et qu'il est son très obéissant fils et serviteur. Temps calme et froid. Soleil voilé, 3°.

Ma 19.I.2016

Levé à six heures et demie. Il est tombé un peu de neige dans la nuit. Elle a blanchi l'herbe, la terrasse. Ciel gris, froid morne. Je finis la correspondance de Turenne, descends faire les courses au supermarché, en début d'après-midi, reviens à *La Révolution industrielle* de Henderson, que je termine.

Paolo Fabbri m'a envoyé deux articles qu'il a consacrés au camouflage. Nous en avons parlé, samedi, au restaurant. Avec un peu d'attention, on comprend l'italien. L'étymologie est inattendue : souffler de la fumée au visage de quelqu'un. Et ça viendrait du vénitien, comme « ciao » (*sciavo*).

Le quatrième tome du *Carnet de notes* devrait être imprimé en fin de semaine ou au début de la suivante. J'irai signer le service de presse chez Verdier. C'est une période mouvementée qui s'annonce, avec des visites, des voyages...

Me 20.I.2016

Debout à sept heures. Cathy part pour Cachan. Matin clair, de gel. Je lis *L'Âme et les Formes* de G. Lukàcs, acheté à parution, voilà près de trente ans, entamé et délaissé. Une interprétation hégélienne, nébuleuse de Kierkegaard, du romantisme allemand, Novalis, Goethe. Je quitte la maison à dix heures, poursuis ma lecture dans le RER, sors à Luxembourg et descends à la librairie *Compagnie*. Je traverse le boulevard Saint-Michel pour compléter mes achats chez Gibert avant de prendre le métro à Cluny. Le passager, sur le siège opposé, n'est autre que Michel Delorme, à qui j'allais rendre visite. Nous rallions ensemble la rue Linné, où je salue Agnès et Cécile, et nous rendons dans un restaurant voisin. Je repars pour l'hôpital de La Pitié-Salpêtrière. Comment ne pas me rappeler, en passant devant le pavillon Babinski, que c'est là

que j'avais fait la connaissance de Mathieu Riboulet lorsque nous nous étions retrouvés, il y a dix ans, pour évoquer la mémoire de son père? Et il vient de subir une intervention délicate. Je n'ai aucune idée de l'endroit où il se trouve, suppose qu'il faut se rendre dans le service de chirurgie hépatique, consulte un plan, sur un panneau, et commence par me tromper de direction. Il me faudra un bon moment avant de trouver le pavillon Mourier-Husson, dans l'énorme complexe. Une semaine que Mathieu a été opéré. La douleur, forte, au début, s'atténue. Il peut bouger, se verser à boire. Serge est là. Il me dira combien ils ont pu s'inquiéter. Comme Mathieu était régulièrement suivi, le mal a été détecté aussitôt et éradiqué. Une amie leur rend visite. Je reprends le métro à Chevaleret, descends à Cachan, sonne chez les petits. J'entends Cathy, de la porte de la maison, demander à Sarah, qui se trouve à l'étage, de ne pas bouger. Et je suis magiquement ramené au temps de mon adolescence, quand cette voix annonçait la merveilleuse demoiselle dont l'existence venait de m'être révélée. La petite construit des châteaux, « part en vacances » après avoir endossé un sac en plastique rigide, imitant une cocci-nelle, qu'elle a bourré de jouets. Soulef et Paul rentrent vers six heures de la bibliothèque. Soulef va mieux. La nouvelle arrivante a commencé à lui donner des coups de pied. Nous repartons un peu plus tard sous la nuit froide. La bonne rame se présente bientôt. J'ouvre le cours que Bourdieu dispensait au Collège de France en 1981 mais la fatigue m'accable.

Je 21.I.2016

Levé à six heures dix. Il gèle et le brouillard remplit la vallée. Je fais du feu et commence le cours que Bourdieu a professé au Collège de France en 1981. L'après-midi, je lis *Les Grandes Villes et la Vie de l'esprit* de G. Simmel. Ne m'interromprai que pour poster le courrier. Le soleil a percé et le gain de lumière est sensible, en fin de journée.

Colette Olive appelle. Le quatrième tome du *Carnet de notes* est imprimé et sera demain à Paris. J'irai signer le service de presse

lundi. Elle m'expédie les billets d'avion pour Toulouse, où nous descendrons dans quinze jours. Une période agitée qui s'annonce. C'est aujourd'hui que Gaby rentrait du Japon.

Ve 22.I.2016

Levé à sept heures. Le temps change. Je rédige une présentation pour la causette de mars, à Bruxelles, et l'expédie par mail. Courses à la supérette de Saint-Rémy. Un sortilège pèse désormais sur l'endroit et ne se dissipera plus. C'est là que Mam a passé les trois dernières années de sa vie, que je lui ai rendu visite chaque jour avant qu'elle ne nous quitte.

Tristan Hordé arrive à Courcelle vers onze heures. Il prépare un numéro de la revue *Europe*. Je le dépose à la gare à quatre heures. Il pleut. La température s'est radoucie. Je remplis des « livres pauvres » de Jean-Michel Marchetti – deux clous de charpentier de quatorze centimètres, tordus, brûlés, oxydés, collés sur du papier fort – avant de revenir au cours de Bourdieu.

Sa 23.I.2016

Levé à six heures et demie. Nous partons pour Chartres dans le brouillard. Je passerai le restant de la journée à lire, Bourdieu, *La Montée des incertitudes* de Robert Castel, l'entretien de Jacques Réda avec Michael Brophy. J'ai entretenu le feu quoique le temps se soit radouci.

Di 24.I.2016

Debout à sept heures et quart. Je rédige trois pages sur trois ferrailles que J.-L. Bertini avait prises en photo et les lui expédie par mail. Les petits arrivent à midi.

Cathy se rendra à l'Usine Center de Vélizy, avec Soulef. Sarah dort longtemps. Je poursuis la lecture de Bourdieu. Après que les petits sont repartis, nous sortons marcher. Un faisan mâle est perché dans un arbre, sur le bassin de retenue, et ne se dérange pas lorsqu'on passe à quinze mètres de lui. Nous rentrons par le cimetière. La grisaille ne s'est pas défaite. Je reprends mon livre.

Lu 25.I.2016

Levé à sept heures et quart. Je quitte la maison une heure plus tard sous un frais soleil. La vive lumière est un bonheur, après la grisaille des trois derniers jours et il ne fait pas froid. Je lis *La Philosophie de l'argent* de Simmel jusqu'à Châtelet. Tout le monde, autour de moi, tripote son portable. Je change à Réaumur-Sébastopol et sors à Père-Lachaise. Rue Houdart. Je salue Colette Olive et Michèle Planel, la jeunesse qui les seconde, Pierre Audoux, que je peux remercier de vive voix pour le grand, le méticuleux travail de correction accompli sur le quatrième tome du *Carnet*. Avec ça, c'est un compatriote. Il a grandi à Rochechouart. Un copain d'hypokhâgne que j'aimais bien, Boyer, en venait. J'attaque le service de presse, que Noémie met sous enveloppe. Je termine à midi passé. Nous sortons acheter des sandwiches, avec Colette, dans un bistrot voisin, avec un joli comptoir en étain fabriqué à Puteaux, des vitrines en bois sombre, une horloge accrochée à des chaînes, au-dessus des têtes. Paris.

Je repars à trois heures. Peu de monde, à cette heure, dans les transports. Je reviens au cours de Bourdieu.

Ma 26.I.2016

Debout à six heures moins le quart. Je n'ai toujours pas reçu les papiers pour la succession de Mam, que j'avais demandés au centre des impôts de Versailles, vers lequel m'avait renvoyé celui de Chevreuse. J'appelle. On peut se les procurer sur Internet, ce que je fais. Le formulaire arrivera au courrier de midi, quinze jours après que j'en avais fait la demande. Je m'absorbe dans cette prose avec un extrême dégoût, le même que m'avait inspiré le dossier de l'Agessa, au début du mois, descends à Gif faire apposer le tampon de l'étude notariale, rentre, mets le tout sous enveloppe et redescends le poster, pour me sentir quitte. Guère le temps de rien faire d'autre. J'ai la visite de M. Terrien, que j'avais croisé lors d'une exposition de J.-B. Sécheret, et qui m'apporte des livres à dédicacer. Il repart à sept heures et demie. Je lis un peu, pas suffisamment, avant de me coucher.

Me 27.I.2016

Levé à six heures et demie. Cathy est en train de préparer une tarte aux pommes. Elle partira peu après pour Cachan. Un mail de Serge m'apprend que Mathieu Riboulet a quitté l'hôpital dimanche. Il pleut. Je passe au supermarché avant de reprendre *Sociologie générale*. Bourdieu expose sa théorie des champs avec une rigueur, une force éclatantes. C'est l'expérience du monde social, sa réalité effectivement éprouvée qui sont énoncées d'irrécusable manière. Les trente-cinq années écoulées depuis lors n'ont rien ajouté ni retranché à la démonstration.

Je récupère Philippe Comar à Courcelle à une heure. La paix est revenue, rue Bonaparte, après les tensions de la dernière période. Philippe est désormais, avec James Bloédé, le plus ancien professeur de l'établissement. Il a été nommé en 1979 mais il était déjà dans la maison, comme étudiant, depuis quatre ans. Il a encore vu des choses inimaginables, aujourd'hui. Quoiqu'on ait arrêté les dissections en 1968, il traînait encore deux cadavres formolisés dans la galerie de dessin anatomique. Il s'est chargé, un jour, de les enterrer dans le jardin du directeur. Une scène de cauchemar. Les dessins qu'il a réalisés depuis des décennies vont être publiés et il est occupé à les rassembler. Je le dépose à Courcelle à cinq heures et demie et reprends mon livre.

Gaby appelle en soirée. Un mois que nous n'avions plus parlé. Il se remet des fatigues de son séjour au Japon où il a donné seize conférences, en anglais, mangé des choses pour le moins étranges (des entrailles d'holothurie marinées au citron, dont il n'a pu avaler plus d'une bouchée) et souffert du froid. Il neigeait sur Osaka. Le voyage du retour a été éprouvant, avec un changement à Amsterdam, où il a pensé manquer l'avion qui le conduirait à Roissy.

Je 28.I.2016

Debout à six heures et demie. Temps atone, ciel voilé. Gêne thoracique, quoique la tension reste dans des limites raisonnables, contenue qu'elle est par l'anticalcique. Et puis des crampes, que

provoque, m'a-t-on dit, le médicament contre le cholestérol, enfin, de l'inflammation. Les tristesses de l'âge, l'hiver de la vie. Je termine Bourdieu, l'extrait, descends au supermarché – j'avais besoin d'une cartouche pour l'imprimante – et entame Richard Sennett – *Ce que sait la main*. Mais on a changé de registre et je m'ennuie un peu. Je passe, en soirée à Henri Mendras – *La France que je vois* – qui n'est guère plus stimulant. Ses références sont Aron, Crozier, Boudon... Une pensée molle, réactionnaire. Où ai-je lu que Mendras se donnait pour « un fils du château ». Bourdieu sort, lui, de la métairie et ça change tout. Je m'aviserai, au moment de me coucher, que je n'ai pas dit trois mots à Cathy, ni quand elle est rentrée ni à la table du dîner, plongé que j'étais dans l'inquiétude et la désolation.

Ve 29.I.2016

J'ouvre les yeux à sept heures, constate que la nuit ne m'a pas débarrassé de la fatigue et me rendors une demi-heure durant. Le ciel de l'aube est limpide. Il s'ennuagera bientôt. La lumière gagne nettement aux deux extrémités de la journée.

Je poursuis la lecture de Sennett, tant bien que mal parce que je ne suis pas trop bien – oppression thoracique, accès de torpeur, crampes abdominales. Là-dessus, une mélancolie tenace, la vieillesse qui ferme la perspective, le crépuscule où je m'enfoncé. Chaque instant peut être le dernier. Neuf ans que les ennuis cardiovasculaires me le rappellent sans discontinuer. D'ailleurs, je ne compte plus les fois où je me suis senti mourir.

Sa 30.I.2016

Je ne me réveille qu'à huit heures moins le quart. Le jour point, pluvieux et doux. Nous quittons la maison un peu plus tard, atteignons, sans encombre, le périphérique, que nous quittons à porte de Bagnolet. Nous éprouverons quelques difficultés à rallier la rue de Tlemcen, où je me range sur l'aire de livraison d'une épicerie encore fermée. Colette Olive nous attendait mais nous ne pouvons pas nous attarder, garés comme nous le sommes.

J'embarque le restant des exemplaires d'auteur et nous repartons pour la porte d'Orléans, par le périphérique. Il y avait des places rue des Plantes. Après avoir fait le tour du dépôt de la rue d'Alésia, nous descendons sur Cachan. Nous partageons le repas des petits. Sarah se prépare une tisane. Elle trempe soigneusement le sachet dans l'eau tiède et vide sa tasse avec détermination. Elle n'entend pas que nous repartions et, lorsque c'est le moment de la sieste, elle vient à nous, nous prend la main, nous presse, avec véhémence, de l'accompagner dans sa chambre. Ce mouvement du cœur, cet élan de la prime enfance sont touchants au suprême degré. Un jour vient où il faut dissimuler ses plus vifs sentiments, retenir son geste, ravaler les mots qui nous montaient aux lèvres, dévorer son chagrin et c'est, selon Alexander Bain, la pensée même. Cette heure n'est pas encore venue pour Sarah, et c'est, par procuration, un bonheur.

Le marronnier qui obstruait le ciel, a été abattu, débité. De très volumineux tronçons jonchent le terrain. Nous avons apporté la masse et les coins. Paul va jouer les fendeurs de bois. Que de travail, de peine, encore!

La pluie se déchaîne lorsque nous repartions, avec le vent. C'est sous un déluge que nous rentrons. À l'embranchement de Massy, une petite voiture blanche a quitté la route, escaladé le talus et s'est immobilisée dans le roncier. Les deux occupants, des jeunes, sont encore dedans, pendus au téléphone. Deux ruisseaux dévalent les bords de la chaussée, lorsqu'elle est en pente, et ce pourrait être dangereux. Cathy repart aussitôt pour Versailles. Une vente aura lieu, demain, et elle va voir l'exposition.

Je termine *Ce que la main sait*, qui me laisse indécis, à son image. Cette littérature psychosociologique emprunte un peu à tout le monde et manque, en retour, de fermeté, de rigueur. Richard Sennett devait intervenir au colloque sur Barthes mais, grippé, n'a pu faire le déplacement. Je passe à Max Weber – *Économie et Société dans l'Antiquité*. Je ne me sentais pas bien, à midi, et ça ne s'arrange pas, flottement, fatigue, inquiétude sourde. Incapable d'avaler quoi que ce soit, les médicaments exceptés. Me demande

si quelque mal profond n'est pas à l'œuvre, qui va se déclarer brusquement. J'ai l'âge, et depuis longtemps.

Di 31.1.2016

Levé à six heures moins le quart. Toujours pas dans mon assiette. Tension normale, pourtant. Temps pluvieux, très sombre. L'obscurité règne encore lorsque je descends chercher le pain. Je refais le plein, au passage, sur la nationale.

Je lis, alternativement, Weber et Mendras, termine celui-ci en soirée. Cathy est partie en début d'après-midi pour Versailles, avec Doris Cassio. Elle ne rentrera qu'à huit heures et j'aurai le temps de m'inquiéter (elle avait oublié son portable). Mon état s'est amélioré en cours de journée.

Lu 1.2.2016

Debout à sept heures moins le quart. Je pars une heure plus tard sous la nuit finissante. Il fait une douceur insolite, en ce premier jour de février, et les oiseaux saluent la naissance du jour. Je lis Robert Castel dans le RER, change à Denfert-Rochereau, comme au temps où j'enseignais et sors, par mégarde, à Saint-Placide, au lieu de Saint-Sulpice. Je descends la rue de Rennes jusqu'à celle du Vieux-Colombier. La vaillante équipe de la Maison des écrivains est déjà là quand la journée ne débute qu'à dix heures. J'ai une heure d'avance et m'assois devant le théâtre, avec mon livre. Quatre chaises sont opportunément placées là, dans un renforcement, et l'on n'a pas froid. Les autres participants arrivent peu à peu. Je retrouve mon camarade parisien Bernard Chambaz et, lui, son ancien professeur de philosophie, Michel Deguy. Lequel se souvient d'avoir vu, ici même, Antonin Artaud en 1948 ou 1949.

Le moment vient de monter sur scène. Sylvie Gouttebaron présente l'affaire. Arno Bertina ouvre la séance. Je lui succède. Les lectures se poursuivront jusqu'à une heure et demie. Une dînette a été prévue, dans le hall. Je parle avec Bernard, de nos ennuis de santé, comme les hommes âgés que nous sommes

devenus, désormais. Il a fait une double embolie pulmonaire mais se propose de parcourir de nouveaux continents, à vélo, son inlassable amoureuse dans la voiture balai. Hubert Reeves, qui ouvrira la séance de l'après-midi, s'assoit près de nous. Je lui rappelle qu'il donnait, à l'automne 1979, des conférences sur les comètes, à la faculté d'Orsay, auxquelles j'assistais en compagnie de Georges Audi. Comme Nancy Huston, qui a clôturé les lectures de la matinée – l'exploitation dévastatrice des schistes bitumineux dans l'Alberta –, il a conservé son fort accent canadien.

On reprend à deux heures et demie. Les absents ont envoyé une lecture filmée ou l'ont confiée à des présents. Je quitte le Vieux-Colombier à six heures. La nuit tombe. Un contrôle de sécurité, à Gare-du-Nord, perturbe le trafic. Je lis R. Castel, patiente un quart d'heure sur le quai de Massy-Palaiseau et suis de retour à la maison peu avant huit heures.

Ma 2.2.2016

Levé à sept heures. Je vais passer une bonne partie de la matinée à répondre au courrier et à remplir un livre d'artiste de J. Leick avant de revenir à R. Castel. En début d'après-midi, à la gare, où je me procure un aller-retour pour Orly, en prévision du voyage à Toulouse, puis à la poste, pour faire provision de timbres. Soudaine poussée de tension en soirée et j'ai éprouvé, toute la journée, des douleurs vagues, un malaise qui me font me demander si quelque mal sourd n'est pas en gestation. Incapable de manger et les noires pensées m'empêcheront longtemps de trouver le sommeil.

Me 3.2.2016

Je ne me réveille qu'à huit heures moins le quart. Le jour point. Comme Soulef, qui est fatiguée, a été arrêtée pour dix jours, Cathy ne se rendra pas à Cachan.

Toujours mal à l'estomac. Je lis Castel, me rends, en milieu de journée, au supermarché des Ulis. Vent vif, ciel changeant. Je remplis le deuxième exemplaire du livre de J. Leick sur les cabanes